

— Vous verrez tout à l'heure comment le marin a tenu la promesse qu'il avait faite à la grand'maman.

Le capitaine Kérouet, le front appuyé sur la main, paraissait profondément ému.

A mesure que parlait le matelot, un voile de tristesse assombrit de plus en plus son visage et une ride profonde rayait son front soucieux.

— Je vous ai dit qu'il était heureux de commander pour la première fois le bâtiment sur lequel il avait déjà fait plusieurs voyages, d'abord comme lieutenant, puis comme second.

— N'empêche qu'il y avait un point noir sur son bonheur... Il s'était marié, cette même année, à son retour de la campagne de pêche, à sa cousine Madeleine, qu'il aimait depuis qu'ils étaient enfants tous deux, et qui l'avait attendu...

Ces mots que le hasard mettait sur les lèvres du vieux Malouin, allèrent réveiller au fond du cœur de Robert Maurel le mortel chagrin qui le minait sourdement.

Le malheureux dut faire un effort suprême pour contenir sa douleur prête à éclater.

Jusque-là il avait écouté comme tout le monde, mais à partir de ce moment le récit allait le captiver de plus en plus.

Le matelot continuait :

— Naturellement la jeune femme était bien affligée, mais elle faisait en sorte de ne pas laisser voir son chagrin, afin de ne pas attrister son mari...

— L'instant du départ était arrivé et on criait : " Bonne chance à toi. " Baptiste !... Nous te souhaitons santé et prompt retour !... "

— Puis on disait à la jeune femme qui était devenue pâle et ne retenait plus ses larmes : " Nous prierons pour lui et il te reviendra, Madeleine !... "

— Les hommes avaient place dans les canots et tenaient les avirons tout droit pour rendre les honneurs au capitaine, comme ça se fait dans la marine de guerre...

— Et quand Baptiste eut saisi la barre du gouvernail, les avirons s'abattirent en même temps et un même cri de : " Vive la France ! " sortit de toutes les poitrines...

— Au bout de quelques minutes, quand des bateaux on eut cessé de répondre aux signaux d'adieu qu'on faisait de la plage, les femmes et les enfants reprirent le chemin du village, pendant que les cloches de l'église continuaient de sonner...

— Elles marchaient lentement, les mères et les épouses qui allaient demeurer seules pendant les longs mois...

— Et avant que les bateaux eussent doublé la falaise, les pêcheurs purent voir la procession s'arrêter autour du " calvaire " et les femmes se mettre à genoux au pied de la croix...

— Mais nous sommes encore loin de l'Islande ! interrompit l'Anglais, qu'on avait oublié pendant le récit.

— On n'y arrivera que trop tôt, hélas ! répliqua le Malouin, en levant ses mains tremblantes vers le ciel...

— Oui, malheureusement, la traversée fut trop bonne en commençant. Depuis le départ, on avait été favorisé par le vent et notre brigantine filait ses sept noeuds à l'heure...

— Le capitaine disait d'accord avec les marins qui connaissent le bâtiment, que jamais il n'avait encore marché avec une si grande vitesse.

— On s'en félicitait, car on était parti un peu avant la flottille de pêche, et les premiers arrivés ont généralement l'avantage.

— Et l'on plaisantait, le soir, sur le pont ; chacun envoyait son mot et cherchait à faire rire les camarades.

— Vous verrez, capitaine, disait l'un, que nous serons obligés de fuir devant les bandes de morues...

— C'est elles qui nous feront la poursuite, ajoutait un autre... Ça s'est déjà vu !...

— Et un troisième de s'écrier :

— Le capitaine sera peut-être bien obligé de jeter la moitié de sa cargaison à la mer, à seule fin d'alléger son navire.

— Innocentes plaisanteries, fit Malouin, et qui prouvaient bien que tous ces hommes se battaient le flanc pour ne pas engendrer la mélancolie, alors qu'intérieurement chacun pensait à ceux qu'il avait laissés au village...

— Si la traversée avait été exceptionnellement heureuse, la pêche fut tout ce qu'on put désirer de mieux...

— Aussi tout le monde éprouva-t-il une grande joie quand le capitaine Baptiste annonça que l'on n'allait pas tarder à remettre le cap sur Saint-Malo !...

— La campagne se terminait ainsi beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré, chacun se réjouissait à l'idée de la surprise heureuse qu'on ferait aux femmes, habituées, au contraire, à ce que le navire attendu soit toujours en retard...

— La joie fut de courte durée !... Ils avaient formé de beaux projets, tous ces braves qui espéraient retourner plus tôt au port !... Dieu en avait décidé autrement !...

— Ah ! cette mer d'Islande ! changeante et terrible, menaçante à chaque heure !... Un jour, elle était calme et lisse comme un miroir !

— Un fameux temps pour mettre à la voile ! dit le capitaine.

— Aussitôt il donna l'ordre de se servir prêt à appareiller.

— Chacun fut à son poste...

— Tout à coup la brise fraîchit ; la mer se rida.

— Oh ! voilà du nouveau, fit le capitaine Baptiste ; je connais ce vent-là ! ajouta-t-il en devenant subitement sérieux...

— Je le vois encore son porte-voix à la main, pour envoyer ses commandements, car le vent grossissait de seconde en seconde et commençait à souffler en tempête.

— En pareil cas, il faut s'éloigner le plus et le plus vite possible de la côte, vers laquelle vous entraîne un courant des plus dangereux.

— Le capitaine n'hésita pas.

— Nous allons gagner le large ! dit-il à ceux des matelots qui se trouvaient sur le pont, attendant des ordres.

— Il n'est que temps ! s'écria l'un d'eux au moment où un énorme paquet de mer s'abattait sur le flanc du brigantin.

— Une immense exclamation s'éleva du milieu du groupe de matelots.

— La voix du capitaine, dominant toutes les autres, commanda l'appareillage.

— Je puis le dire, moi qui m'y connais à présent et qui peux juger de ce que j'ai vu ; oui, je puis dire que le capitaine Baptiste a fait exécuter ce jour-là des manœuvres comme jamais amiral n'en a commandé de meilleures et de plus hardies...

— Par malheur, tous nos efforts étaient inutiles : il était trop tard pour que nous puissions gagner le large.

— Notre pauvre bâtiment était repoussé par le vent, repoussé par la mer.

— Vous savez peut-être ce qu'on appelle un raz de marée... Ce que je puis vous dire, c'est que le navire qui se trouve pris dans ces flots qui tourbillonnent n'a qu'une chance de salut à espérer, c'est que le courant le jette vers la terre et le mène à la côte...

— Mais c'est rare. Le plus souvent le pauvre bâtiment, ballotté, poussé, entraîné sans qu'il puisse gouverner, va se défoncer sur quelque rocher sous-marin ou se briser sur des récifs à fleur d'eau...

— C'est ce qui allait nous arriver, sans que nous puissions éviter la catastrophe,

— Tout à coup le brigantin " râcla " sur un obstacle !...

— Il faut avoir entendu ce bruit pour s'en faire une idée : on dirait un long cri de détresse !...

— Et quand on l'a entendu une fois dans sa vie, il vous reste dans la tête, ce bruit sinistre !... Il y a des moments où il résonne dans votre cerveau, et on dirait que ça va vous rendre fou !...

— Nous étions allés donner en plein sur un récif ; notre brigantin était blessé à mort : une pointe de rocher lui avait crevé la carène.

— L'eau entrait avec violence et rapidité par cette crevasse.

— Il ne fallait pas songer à aveugler la voie d'eau...

— Je vous l'ai dit, la blessure était mortelle ; aussi le capitaine Baptiste, ne pouvant espérer sauver son navire, songea comme c'était son devoir à sauver ses matelots.

— Mais, avant d'abandonner le brigantin, il voulut connaître l'opinion de l'équipage et prendre conseil de tous ceux qui se trouvaient à bord...

— Il voulait avoir la conscience tranquille, cet honnête homme...

— La voix du Malouin s'affaiblit tout à coup comme si elle allait s'éteindre complètement.

— Le vieux matelot dut s'interrompre pendant quelques instants, afin de se remettre de l'émotion qui l'avait peu à peu envahi, à mesure que les souvenirs douloureux se succédaient en son esprit.

— Avant de reprendre son récit, il promena son regard sur deux des assistants : le capitaine Kérouet et Robert Maurel.

— Le premier paraissait accablé sus le poids d'un terrible souvenir.

— Il n'y avait plus qu'à abandonner le navire, continua le Malouin.

— Le capitaine Baptiste donna l'ordre de mettre la chaloupe à la mer et d'y embarquer le plus de vivres possible et la provision d'eau.

— Puis, quand tout fut prêt, le chef présida à l'embarquement de l'équipage dans le canot.

— Puis, comme il ne restait plus que lui à bord du brigantin, il attendit que la mer eut amené la chaloupe à hauteur du plat-bord, afin de s'embarquer à son tour.

— Le mouvement se produisit. Le capitaine prenait son élan pour sauter ; les mains des matelots se tendaient pour l'aider à embarquer.

— Soudain un cri terrible retentit poussé par un des hommes d'équipage qui se trouvait à l'arrière de la chaloupe...

— Le mousse !... Le mousse !...

— On avait oublié l'enfant, qui, terrifié, était allé se cacher dans une cabine.

— Le capitaine se rejeta en arrière et parcourut le pont appelant le mousse...

— On le vit s'élanter par l'escalier ; on l'entendit crier :

— Jean !... Jean !...

— C'est qu'il se rappelait la promesse faite à la pauvre vieille grand'mère qui lui recommandait son petit-fils, sur la grève de Cotanches, au moment du départ...